

La Bibliothèque Canadienne.

TOME V.

AOUT, 1827.

NUMERO III.

HISTOIRE DU CANADA.

LES choses en étaient là, lorsqu'un nouveau gouverneur-général débarqua à Québec, avec de nouvelles troupes. Le roi ayant compris qu'à la manière dont la paix avait été faite, elle ne pouvait pas être de longue durée, et que la vieillesse et les infirmités de M. de la Barre ne lui permettraient pas de pousser la guerre avec vigueur, avait jugé à propos de lui donner pour successeur le marquis de DÉNONVILLE, colonel de dragons, homme qui avait déjà fait preuve de courage et d'activité, et de qui on pouvait espérer de la fermeté et de la vigueur, lorsque les circonstances l'exigeraient.

A peine M. de Dénonville se fut-il remis de la fatigue de la navigation, qui avait été rude, qu'il partit pour Catarocouy, afin de voir de plus près et par lui-même, en quel état se trouvaient les affaires avec les Iroquois. Il y apprit que ces sauvages avaient conçu une grande méfiance des Français, et il fit tout ce qui dépendait de lui pour les rassurer. Il comprit néanmoins que cette nation en était venue à un ton de hauteur et d'insolence qu'il convenait de rabattre, et il écrivit à M. de Seignelay que les hostilités qu'elle continuait de faire aux Illinois étaient un motif suffisant de lui déclarer la guerre, mais qu'il ne fallait en venir à cette démarche qu'après avoir fait tous les préparatifs nécessaires.

Les connaissances que le nouveau gouverneur prit des affaires du Canada, pendant l'hiver, le confirmèrent dans la pensée que les Français n'auraient jamais les Iroquois pour amis, et que pour n'être pas exposé à avoir incessamment sur les bras un ennemi incommode et dangereux, il fallait le détruire, ou du moins l'affaiblir et l'humilier, de sorte qu'il fût contraint, pour sa sûreté et son intérêt, de rechercher l'alliance de la colonie et de s'y maintenir. Il fut surtout persuadé qu'il n'y avait que ce seul moyen de soutenir le commerce des pelleteries, qu'on pouvait s'attendre à voir bientôt réduit à rien, si les choses demeuraient dans l'état où elles étaient. Ce commerce n'était plus guères libre à l'ouest, depuis que les Tsonnonthouans avaient attiré à Niagara les Anglais de la Nouvelle-York, qui, par le